

## Une nouvelle exigence : travailler en mode dégradé !

Le covid (je reste attaché à utiliser le masculin pour désigner ce qui fait souffrir notre époque) éclaire, parmi plein d'autres choses, le développement à une fréquence inquiétante d'une nouvelle prescription pour les travailleurs : l'ordre (?), en tout cas la permission officielle et même la recommandation, de travailler en mode dégradé : « faites au mieux ! c'est pas grave si c'est pas parfait... faut faire avec ce qu'on a ! On n'a rien ? Faites quand même comme vous pouvez ! » C'est ce qui me remonte aux oreilles régulièrement dans les séances de supervision.

### **Moins de monde, plus de travail**

Personnels absents, malades ou cas contacts, reconversions volontaires ou forcées, déménagement là où l'herbe est espérée plus verte... les raisons ne manquent pas pour que les entreprises se vident plus ou moins durablement. Dans les milieux soignants en particulier, hôpitaux, EPHAD, cliniques, et aussi dans les écoles, et dans tant d'autres lieux moins médiatisés.

### **Mal c'est mieux que rien ?**

Du coup, toujours autant de travail, sinon plus, moins de travailleurs, ou des travailleurs en distanciel, moins soutenus par la présence de l'équipe. Épuisement, fatigue, sentiment de solitude, exigences et contrôles plus ou moins inappropriés conduisent les managers, épuisés eux-mêmes et un peu en perte de repère, à accepter, sinon même à conseiller, à leurs subordonnés de travailler en mode dégradé ! Un comble après toutes ces années de performance et d'excellence ! Exiger du travail mal fait, bâclé, imparfait sous prétexte qu'on n'a pas le temps, pas le monde qu'il faudrait, pas les moyens nécessaires pour bien faire !

Nous entrons dans un cercle vicieux car ce qui permet de tenir dans des conditions difficiles, c'est justement la fierté du travail bien fait, utile, reconnu. C'est lui qui apporte la justification du sacrifice, de l'effort et de la peine.

Maintenant, il faudrait, non seulement continuer ces efforts mais en plus renoncer à avoir la satisfaction d'un résultat à la hauteur de cet investissement.

C'est jouer dangereusement avec la conscience de ceux qui ne sont pas que des premiers de corvée, mais aussi les premiers à se soucier de bien faire leur boulot. C'est même cela, on peut le supposer, qui leur permet(tait) de supporter le côté « corvée » de l'affaire. Le distanciel a fait fondre l'éventuelle chaleur du groupe et renvoyé chacun à sa solitude. Il ne resterait donc comme motivation que le salaire. Mais quand ce dernier permet juste de survivre, peut-il suffire ? Il y a peut-être là un lien avec toutes ces revendications sur le pouvoir d'achat qui se développent maintenant... aucune somme d'argent ne pourra jamais parvenir à compenser la perte de la fierté d'un travail bien fait.

Si on retire même l'occasion de bien faire, que restera-t-il du travail ?

François BALTA

*Publié sur LinkedIn le 28 janvier 2022*